

HISTOIRE LITTÉRAIRE.



DELILLE.

(Explication de l'énigme historique.)

Quelques années avant la chute de la monarchie française, à une époque où les arts et les lettres pouvaient trouver encore de tranquilles admirateurs ou des partisans sincères, au sein d'une société que le souffle de la révolution n'avait pas encore dispersée, un ami de M. de Choiseul-Gouffier avait suivi ce diplomate homme de lettres dans son ambassade à Constantinople.

En présence des beaux climats de la Grèce, l'homme intelligent et artiste dont nous parlons ne résista pas au désir de visiter des lieux consacrés par l'art et la poésie, et il s'embarqua sur un bâtiment qui aborda aux rivages d'Athènes. Au retour, l'embarcation qui portait l'ambassadeur et sa suite fut poursuivie par deux pirates qui gagnaient sur elle, et furent sur le point de l'atteindre. L'équipage était consterné et attendait en silence un miracle. Seul, l'ami de l'ambassadeur français avait conservé, au milieu de la terreur générale, sa présence d'esprit et sa gaieté.

« Bah ! laissez donc, disait-il en riant, ces coquins-là ne s'attendent guère à l'épigramme que je suis en train de composer contre eux. »

Un croiseur français vint fort à propos débarrasser l'équipage du canot de la présence des forbans et des appréhensions qu'elle lui avait causées. Le rieur intrépide n'hésita pas à revenir plusieurs fois à terre ; enchanté de pouvoir parcourir la patrie de Sophocle et d'Euripide, enthousiasmé de tout ce qu'il voyait, il adressa alors à une dame de Paris une lettre qui obtint un succès immense, et témoignait une admiration profonde pour les monuments et les souvenirs de l'antiquité. Après Athènes, il visita Constantinople où il passa l'hiver et tout l'été à la délicieuse résidence de Thérapia ; là, il avait le spectacle merveilleux des vaisseaux innombrables qui entrent de la mer Noire dans le Bosphore et du Bosphore dans la mer Noire ; il contemplait avec ravissement cette foule de kaïques dorés et sculptés qui se croisent sans cesse et donnent à ce bras de mer un aspect si pittoresque, et, sur l'autre rive, les magnifiques plaines de l'Asie, aux ombrages toujours verts, aux eaux transparentes, où s'élèvent des kiosques charmants. C'est au milieu de ces belles prairies, dans des matinées déli-

cieuses, au sein des scènes les plus poétiques, que fut composé le poëme de *l'Imagination*. Delille, nous l'avons nommé, pouvait-il être mieux inspiré?

Jacques Delille naquit le 22 juin 1758 à Aigueperse, en Auvergne ; il ne connut point la douceur des affections de famille, qui eussent fait le bonheur d'un être doué comme lui des instincts les plus tendres et les plus généreux. Pauvre et sans ressource, il sortit d'une école de village pour entrer au collège de Lisieux, où il compta ses années d'études par autant de succès. Ses humanités terminées, il lui fallut accepter les fonctions de maître élémentaire au collège d'Amiens, où, par bonheur, il connut le célèbre Thomas, qui guida ses premiers essais poétiques. Entré comme professeur au collège de la Marche, à Paris, il se mit à traduire *les Géorgiques* de Virgile. Racine le fils avait cru cette traduction impossible en français ; mais, après avoir entendu le début de celui qu'il considérait simplement comme un téméraire, il fut le premier à l'encourager. C'est en 1769 que parurent *les Géorgiques*, et que commença la réputation de l'auteur. Voltaire et le grand Frédéric donnèrent le signal des applaudissements. Protégé par l'illustre écrivain, Delille fut reçu à l'Académie française, et cette réception fut éclatante. Quelque temps après parurent *les Jardins*, qui obtinrent un succès de vogue à la cour et à la ville. La reine, le comte d'Artois, voulurent, comme tout le monde, entendre lire au poëte, dont le débit avait une magie étonnante, ces vers dont voici un fragment :

Hâtez-vous ; vos jardins vous demandent des fleurs.
Fleurs charmantes, par vous la nature est plus belle ;
Dans ses brillants travaux l'art vous prend pour modèle.
Simple tributs du cœur, vos dons sont chaque jour
Offerts par l'amitié, hasardés par l'amour.
D'embellir la beauté vous obtenez la gloire ;
Le laurier vous permet de parer la victoire,
Plus d'un hameau vous donne en prix à la pudeur ;
L'autel même où de Dieu repose la grandeur
Se parfume au printemps de vos douces offrandes,
Et la religion sourit à vos guirlandes.
Mais c'est dans nos jardins qu'est votre heureux séjour ;
Filles de la rosée et de l'astre du jour,
Venez donc de nos champs décorer le théâtre.
N'attendez pas pourtant qu'amateur idolâtre,
Au lieu de vous jeter par touffes, par bouquets,
J'aïlle de lits en lits, de parquets en parquets,
De chaque fleur nouvelle attendre la naissance,
Observer les couleurs, épier leur nuance.

Je sais que dans Harlem plus d'un triste amateur
 Au fond de ses jardins s'enferme avec sa fleur,
 Pour voir sa renoncule avant l'aube s'éveille,
 D'une anémone unique adore la merveille,
 Ou d'un rival heureux enviant le secret,
 Achète au poids de l'or les taches d'un œillet.
 Laissez-lui sa manie et son amour bizarre;
 Qu'il possède en jaloux, et jouisse en avare.
 Sans obéir aux lois d'un art capricieux,
 Fleurs, parure des champs et délices des yeux,
 De vos riches couleurs venez peindre la terre.
 Venez; mais n'allez pas dans les buis d'un parterre
 Renfermer vos appas tristement relégués.
 Que vos heureux trésors soient partout prodigués.
 Tantôt de ces tapis émaillez la verdure,
 Tantôt de ces sentiers égayez la hordure;
 Serpentez en guirlande, entourez ces berceaux;
 En méandres brillants courez au bord des eaux,
 Ou tapissez ces murs, ou dans cette corbeille
 Du choix de vos parfums embarrassez l'abeille.
 Que Rapin, vous suivant dans toutes les saisons,
 Décrive tous vos traits, rappelle tous vos noms :
 A de si long détails l'esprit du goût s'oppose.
 Mais qui peut refuser un hommage à la rose ?
 La rose, dont Vénus compose ses bosquets,
 Le printemps sa guirlande, et l'amour ses bouquets;
 Qu'Anacréon chanta; qui formait avec grâce,
 Dans les jours de festins, la couronne d'Horace!

Lorsque survinrent les événements de 1789, Delille était en possession de la gloire et de la fortune. L'une ne devait pas le délaisser, mais l'autre le trahit. Toutefois il fut assez heureux pour traverser sans péril ces temps d'orage; il obtint même, sans la demander, la protection de certains révolutionnaires qui aimaient trop le poète pour pouvoir détester l'homme. C'est à cette époque qu'il composa son magnifique dithyrambe *sur l'immortalité de l'âme*, œuvre aussi courageuse que littéraire, dans laquelle il s'écrie :

Aux limites de sa carrière
 D'où vient que l'homme épouvanté
 A l'aspect du néant se rejette en arrière ?
 Pourquoi dans l'instabilité
 De cette demeure inconstante
 Nourrit-il cette longue attente
 De l'immuable éternité ?

Non, ce n'est point un vain système :
C'est un instinct profond vainement combattu,
Et, sans doute, l'Être suprême
Dans nos cœurs le grava lui-même,
Pour combattre le vice et servir la vertu.

Dans sa demeure inébranlable,
Assise sur l'éternité,
La tranquille immortalité,
Propice au bon et terrible au coupable,
Du temps qui sous ses yeux marche à pas de géant,
Défend l'ami de la justice,
Et ravit à l'espoir du vice
L'asile horrible du néant.

Oui; vous qui de l'Olympe usurpant le tonnerre,
Des éternelles lois renversez les autels,
Lâches oppresseurs de la terre,
Tremblez, vous êtes immortels !

Et vous, vous du malheur victimes passagères,
Sur qui veillent d'un Dieu les regards paternels,
Voyageurs du moment aux terres étrangères,
Consolez-vous, vous êtes immortels !

Quand le 9 thermidor eut fait éclater de nouvelles tempêtes, Delille quitta Paris et bientôt la France. De Saint-Dié il se réfugia à Bâle, puis en Allemagne, enfin à Londres. Mais, rappelé dans sa patrie par l'opinion publique et par les plus honorables sympathies, il se vit recherché par la société brillante de la capitale, accueilli par Bonaparte, dont la gloire était alors dans tout son éclat. Il avait fait paraître successivement, du fond de son exil à la fois forcé et volontaire, *l'Énéide*, le poème de *la Pitié*, *l'Homme des champs* ou *les Géorgiques françaises*, la traduction en vers du *Paradis perdu* de Milton, le poème de *l'Imagination*, dont nous avons dit la splendide origine, et celui des *Trois règnes de la nature*. Jamais un talent souple et brillant n'avait jeté de telles lueurs au milieu d'une époque que l'instinct poétique semblait avoir abandonnée après la mort d'André Chénier. La manière de l'écrivain se révèle sous sa forme la plus complète dans *les Géorgiques françaises*, d'où nous extrayons ce passage :

Nature, ô séduisante et sublime déesse !
Que tes traits sont divers ! Tu fais naître dans moi
Ou les plus doux transports, ou le plus saint effroi.

Tantôt dans nos vallons, jeune, fraîche et brillante,
 Tu marches, et des plis de ta robe flottante,
 Secouant la rosée et versant les couleurs,
 Tes mains sèment les fruits, la verdure et les fleurs :
 Les rayons d'un beau jour naissent de ton sourire ;
 De ton souffle léger s'exhale le zéphyre :
 Et le doux bruit des eaux, le doux concert des bois,
 Sont les accents divers de ta brillante voix.
 Tantôt, dans les déserts, divinité terrible,
 Sur des sommets glacés plaçant ton trône horrible,
 Le front ceint de vieux pins s'entre-choquant dans l'air,
 Des torrents écumeux battent tes flancs ; l'éclair
 Sort de tes yeux ; ta voix est la foudre qui gronde.
 Et du bruit des volcans épouvante le monde.

La renommée de Delille, consacrée par tous les organes de la presse, fit pâlir toutes les autres. L'envie et les passions haineuses lui firent des ennemis auxquels il ne songeait guère, mais qu'il désarma bien vite par le charme de son commerce et les grâces de son caractère, sur lequel la jalousie et l'injustice n'avaient pas de prise. Dans les dernières années de sa vie, il eut le malheur de devenir aveugle ; mais cette infirmité, qui répandait un intérêt touchant sur sa personne, ne l'empêcha pas de terminer son poème de *la Conversation*, après lequel il devait s'endormir dans la mort, mais non dans l'oubli.

En 1811, Delille choisit pour le remplacer au Collège de France M. Tissot, qu'il présenta lui-même à ses nombreux auditeurs, au milieu desquels il vint recevoir plus d'une fois, à côté de son successeur, et dans sa chaire, des ovations littéraires. La jeunesse l'écoutait avec transport. M^{me} Delille, qui avait prolongé de vingt années la vie du poète, ne put l'arracher aux atteintes d'une paralysie. Il s'éteignit doucement, le 1^{er} mai 1812, entre les bras d'une épouse chérie. Après sa mort, il fut exposé sur un lit de parade au Collège de France, vêtu de ses habits, le visage découvert, couronné de lauriers ; il fut, pendant trois jours, l'objet des respects et des regrets de la foule émue. Le jour des obsèques, ses élèves voulurent porter son cercueil, et les corps de l'État, les amis des lettres et de l'art accompagnèrent ses restes glorieux au cimetière du Père-Lachaise où sa femme lui fit élever un mausolée.

M. Tissot a résumé ainsi le jugement qu'il a porté sur l'écrivain célèbre auquel il succéda comme professeur :

« Delille était le plus spirituel, le plus ingénu, le plus malin, le plus aimable et le meilleur des hommes. La traduction des *Georgiques* forme

à elle seule un titre de gloire; son *Énéide*, semée de beautés du premier ordre, et plus nombreuses qu'on ne pense, est encore un monument, malgré des imperfections reconnues; sa traduction de Milton, écrite en vers par un homme aveugle et âgé de plus de soixante ans, passe pour un prodige, même aux yeux des Anglais. Si le poëme de *l'Imagination* nous venait de l'antiquité, nous en parlerions avec enthousiasme, car l'auteur y a déployé tous les genres de talent poétique. Mais la reconnaissance et l'amitié ne peuvent m'empêcher d'avouer les reproches que la critique adresse à Delille: il manque de composition et d'ordonnance, il ne sait pas faire un ensemble dont toutes les parties s'enchaînent avec art; son style, souvent digne des plus grands maîtres, qu'il surpasse quelquefois par la richesse des couleurs et le charme d'une harmonie naturelle et savante, n'a point d'abandon et de naïveté; il offre aussi des défauts graves et d'autant plus contagieux qu'ils sont brillants comme ceux de Pope. Il faut lire Delille, l'étudier, jouir de la magie des ses vers, mais ne pas imiter sa manière et suivre sa dangereuse école. »

Nous n'avons pas la prétention de nous inscrire en faux contre un arrêt dicté par un critique dont l'opinion doit être respectée; mais nous oserons recommander aux partisans de la bonne littérature la lecture d'un poëte qui a glorieusement conquis son titre de chef de l'école descriptive en France. Nous pouvons dire, sans crainte d'être contredit, que, depuis Delille, si l'on a fait autrement, on n'a pas mieux fait. A.-L. R.

ÉNIGME HISTORIQUE.

Quel est le traité de paix conclu entre un célèbre cardinal-ministre et un grand d'Espagne, qui donna à la France le Roussillon et l'Artois?

VOYAGES.



VOYAGE EN RUSSIE (1847).

(Suite.)

La moins heureuse de mes partitions à Saint-Petersbourg fut l'ouverture du *Carnaval romain*. Elle passa presque inaperçue, le soir de mon premier concert, et le comte Michel Wielhorski (un excellent musicien d'ailleurs) m'ayant avoué qu'il n'y comprenait rien, je ne la redonnai plus. On

dirait cela à un Viennois qu'il aurait peine à le croire. Mais, comme les drames et les livres, comme les roses et les chardons, les partitions ont leur destin.

J'ai parlé d'Ernst tout à l'heure ; il était, en effet, arrivé à Saint-Pétersbourg le même jour que moi. Nous nous rencontrâmes en Russie par hasard, comme nous nous étions déjà trouvés ensemble auparavant à Bruxelles, à Vienne, à Paris, et comme nous nous sommes depuis lors rencontrés de nouveau en d'autres endroits de l'Europe, où les divers incidents ou accidents de notre vie d'artiste semblent avoir noué les liens que la sympathie avait d'avance établis entre nous. J'éprouve pour lui la plus vive et la plus affectueuse admiration : c'est un si excellent cœur, un si digne ami, un si grand artiste !

On a comparé Ernst à Chopin. Sous quelques rapports, cette comparaison a de la justesse ; sous beaucoup d'autres et des plus importants, elle en manque tout à fait. Étudiés au point de vue purement musical, ces deux artistes diffèrent l'un de l'autre essentiellement. Chopin supportait mal le frein de la mesure ; il a poussé beaucoup trop loin, selon moi, l'indépendance rythmique. Ernst, tout en prenant avec la mesure les libertés raisonnables que l'art admet et que l'expression passionnée exige souvent, reste un musicien périodique, cadencé, et d'une sûreté d'allures imperturbable au milieu de ses caprices les plus osés. Chopin ne *pouvait* pas jouer régulièrement ; Ernst *peut*, s'il le veut, sortir pour un instant de la régularité, comme pour en mieux faire sentir la puissance quand il y rentre. Il faut l'entendre dans les quatuors de Beethoven, pour l'apprécier sous ce rapport.

Dans les compositions de Chopin, tout l'intérêt est concentré sur la partie de piano ; l'orchestre de ses concertos n'est rien qu'un froid et presque inutile accompagnement ; les œuvres d'Ernst se distinguent surtout par les qualités contraires. Les morceaux qu'il a écrits pour son instrument avec orchestre sont évidemment de ceux qui réunissent les qualités, réputées autrefois inconciliables, d'un brillant mécanisme et d'un intérêt symphonique soutenu. Faire régner l'instrument solo sans exiger l'abdication de s'orchestre, telle était la proposition que Beethoven résolut victorieusement le premier. Encore Beethoven, peut-être, fit-il trop dominer l'orchestre au détriment du solo, tandis que la balance me semble en équilibre dans le système adopté par Ernst, Vieuxtemps, Liszt et quelques autres.

J'insiste donc là-dessus : Ernst, le plus charmant *humoriste* que je connaisse, grand musicien autant que grand violoniste, est un artiste complet,

chez qui les facultés expressives dominent, mais auquel les qualités vitales de l'art musical proprement dit ne font jamais défaut. Il est doué de cette rare organisation qui permet à l'artiste de concevoir fortement et d'exécuter sans tâtonnements ce qu'il conçoit ; il cherche le progrès et use de toutes les *provisions* de l'art. Il récite sur le violon de beaux poèmes en langue musicale, et cette langue il la possède parfaitement. Chopin d'ailleurs était le virtuose des salons élégants, des réunions intimes ; Ernst ne redoute point les théâtres, les vastes salles, le grand public, la foule ; il les aime, au contraire, et, comme Liszt, il ne paraît jamais plus puissant que quand il a deux mille auditeurs à dompter.

Ses concerts au théâtre de Saint-Petersbourg m'eussent prouvé la vérité de mon assertion, si je n'en avais pas eu déjà la certitude. Il fallait l'entendre quand, après avoir exécuté dans son grand style ses œuvres si passionnées et si magistralement conçues, il venait, écrasé d'applaudissements, prendre congé de son auditoire en lui jouant les variations sur l'air du *Carnaval de Venise*, qu'il a osé écrire après celles de Paganini et sans les imiter.

Dans cette fantaisie de haut goût, les caprices de l'inventeur se mêlent d'une façon si adroite et si rapide aux excentricités d'un prodigieux mécanisme, qu'on finit par ne plus s'étonner de rien et se laisser bercer par le monotone accompagnement de l'air vénitien, comme si du violon solo ne ruisselaient pas en même temps les cascades mélodiques les plus diversement colorées, aux bonds les plus divertissants et les plus imprévus. Dans cette curieuse exhibition de tours de force *constamment mélodieux* et exécutés avec une facilité qui simule la gaucherie et la négligence, Ernst éblouit toujours et fascine le public. Il joue aux osselets avec des diamants. Si le conseiller Crespel, le fanatique possesseur du *violon de Crémone*, eût pu assister à ces ébats incroyables de l'esprit musical, il est à croire que le peu de raison qui restait au pauvre homme n'eût pas tardé à disparaître et qu'il eût moins souffert de la mort d'Antonia.

Ces variations, que j'ai souvent entendu jouer par Ernst depuis cette époque, et dernièrement encore à Baden, m'impressionnent maintenant d'une façon singulière. Dès que le thème vénitien apparaît sous le magique archet, il est minuit pour moi, je me retrouve à Saint-Peterbourg dans une vaste salle illuminée à jour, je ressens cette étrange et douce fatigue nerveuse qui naît à un moment donné, vers la fin des splendides soirées musicales ; il y a des rumeurs enthousiastes dans l'air, des reflets de sourires,

et j'éprouve une mélancolie romanesque à laquelle il m'est impossible, il me serait même douloureux de résister.

Aucun autre art que la musique ne jouit de cette puissance rétroactive, aucun, pas même l'art de Shakespeare, ne saurait, en l'évoquant, poétiser ainsi le passé; car la musique seule parle à la fois à l'imagination, à l'esprit, au cœur et AUX SENS; et de cette action des sens sur l'esprit et le cœur, et réciproquement, naissent des phénomènes sensibles aux êtres doués d'une organisation spéciale, que *les autres*, les barbares, ne connaîtront jamais.

Mon retour. — Riga, Berlin. — L'exécution de Faust.

Le dîner à Sans-Souci. — Le roi de Prusse.

L'été s'avancait, le grand carême était fini, les chanteurs italiens arrivaient, leur théâtre allait bientôt se rouvrir; rien ne me retenait donc plus à Saint-Petersbourg, et je me décidai, avec de très-vifs regrets, il faut le dire, à quitter cette brillante capitale, dont la charmante hospitalité m'avait été si précieuse. En passant à Riga, j'eus l'idée singulière d'y donner un concert. La recette en couvrit à peine les frais; mais il me procura la connaissance de plusieurs artistes et amateurs distingués, celle entre autres du maître de chapelle, Schrameck, de M. Martinson et du directeur de la poste. Ce dernier s'était montré très-peu partisan de mon projet de concert. « Notre petite ville ne ressemble guère à Pétersbourg, me dit-il, nous sommes des commerçants, tout le monde y est occupé en ce moment de la vente du blé; vous n'aurez pour auditoire qu'une centaine de dames, tout au plus, et pas un homme. » Il se trompait: j'eus cent trente-deux dames et sept hommes; je crois même qu'en somme il me resta trois roubles d'argent (12 fr.) de bénéfice. Ce même directeur de la poste me prétendait dépourvu du physique de mon emploi. « Vous ne paraissez pas méchant, monsieur, disait-il, et, d'après vos feuillets, que je lis assidûment, je m'attendais à vous trouver une tout autre physionomie; car, le diable m'emporte! vous n'écrivez pas avec une plume, mais avec un poignard. » En tout cas, la pointe de mon poignard n'est pas empoisonnée, et les *Précious villain*¹, dont on m'attribue si volontiers l'égoïsme, se portent à merveille. J'eus, en outre, à Riga, une bonne fortune à laquelle j'étais loin de m'attendre. L'excellent acteur allemand Baumeister y était en *représentations*, et il joua..... Hamlet.

¹ Expression d'Othello en parlant d'Iago.

Une lettre de M. le comte de Roedern m'était parvenue à Moscou, cinq semaines auparavant, m'exprimant le désir du roi de Prusse de connaître ma légende de *Faust*, et m'engageant à m'arrêter à Berlin, à mon retour, pour la lui faire entendre. Le roi mettait à ma disposition le théâtre de l'Opéra et toutes ses ressources, en m'assurant la moitié de la recette brute.

Je ne pouvais qu'être fort sensible à cette gracieuseté royale. Je restai donc à Berlin une dizaine de jours, pour y organiser l'exécution de *Faust*. Elle fut admirable de la part de l'orchestre et des chœurs, mais très-faible sous d'autres rapports. Le ténor chargé du rôle de Faust, et le soprano, écrasé par celui de Marguerite, me firent le plus grand tort. On siffla la ballade du *Roi de Thulé* (applaudie partout ailleurs depuis lors); mais je ne pus savoir si ces manifestations s'adressaient à l'auteur ou à la cantatrice, ou à tous les deux ensemble. Cette dernière supposition est la plus vraisemblable. Le parterre était rempli de gens malveillants, indignés, m'a-t-on dit, qu'un Français eût eu l'insolence de mettre en musique une paraphrase du chef-d'œuvre national allemand. Je n'ai rien vu dans ma vie d'aussi burlesquement farouche que l'intolérance de certains idolâtres de la nationalité allemande..... En outre, j'avais contre moi, cette fois-là, une partie de l'orchestre de l'Opéra, dont mes *Lettres sur Berlin*, traduites en allemand par M. Gathy, et publiées à Hambourg quelques années auparavant, m'avaient aliéné les bonnes grâces.

Ces lettres ne contiennent pourtant, on peut s'en convaincre, rien de blessant pour les instrumentistes de Berlin. Au contraire, je loue ceux-ci de toutes façons, en critiquant avec beaucoup de réserve dans leur orchestre certains détails accessoires seulement. J'appelle cet orchestre MAGNIFIQUE, je le déclare doué de qualités éminentes de précision, d'ensemble, de force et de délicatesse. Mais, et voilà mon crime, j'établis une comparaison entre certains virtuoses et ceux de Paris, et j'avoue (frémissez d'indignation)! que quant aux flûtistes, les nôtres les surpassent.

Or, ces simples mots avaient amassé dans le cœur de la première flûte de Berlin un trésor de rage; et il était parvenu, autant que j'ai pu le comprendre, à faire partager sa fureur à beaucoup de ses confrères, en leur persuadant que j'avais dit mille infamies de l'orchestre de Berlin. Nouvelle preuve du danger qu'on court à écrire sur les musiciens, et à se trouver sous le vent qui gonfle l'ouïe de leur amour-propre, quand on a eu le malheur de lui faire la moindre blessure. En critiquant un chanteur, on ne s'expose guère à l'inimitié de ses émules; ceux-ci généralement trouvent,

au contraire, que vous n'avez pas montré pour lui assez de sévérité ; mais le virtuose d'un corps musical en renom prétend toujours qu'en le critiquant, lui, vous insultez le corps entier auquel il appartient, et parvient quelquefois à faire croire cette sottise à ses confrères. Il m'arriva, un jour, pendant une répétition à l'Opéra de Paris, de faire remarquer à un second cor, M. M**** (un homme d'esprit pourtant), qu'il se trompait dans un passage important. A cette observation, faite tranquillement et avec toute la politesse possible, M. M**** se levant courroucé et perdant tout son esprit s'écria : « Je fais ce qu'il y a ! pourquoi se *méfier* ainsi de l'orchestre ? » Ce à quoi je répondis encore plus tranquillement : « D'abord, mon cher monsieur M****, il ne s'agit pas tout à fait de l'orchestre, mais de vous seulement ; ensuite, je ne me *méfie* point, car la méfiance suppose un doute, et je suis parfaitement sûr que vous vous trompez. »

(*La fin au prochain numéro.*)

H. BERLIOZ.

M. E. LEGOUVÉ A L'ACADÉMIE.

PHYSIOLOGIE DU XXXI^{me} FAUTEUIL.

M. Legouvé vient d'être reçu à l'Académie française (28 février) ; il ne sera peut-être pas sans intérêt d'étudier sommairement par quelles célébrités son fauteuil, le trente-et-unième, a été occupé jusqu'à lui.

CUREAU DE LA CHAMBRE (Marin), né au Mans en 1594 ; de l'Académie lors de sa création en 1634 ; mort à Paris, le 29 novembre 1669, conseiller du roi et son médecin ordinaire. — Homme d'une grande éloquence et d'un savoir profond, il composa des *traités de physique, de morale et de belles-lettres*. Louis XIV l'honora d'une affection particulière, et le combla des preuves de sa munificence. De la Chambre fut chargé de haranguer Christine de Suède lorsqu'en 1658 elle daigna honorer l'Académie de sa présence. Voulant montrer à la reine un essai du *Dictionnaire*, il l'ouvrit par hasard au mot *JEU*, sous lequel se trouve cette phrase : « *Jeux de princes*, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font. » L'auguste visiteuse ne put s'empêcher de sourire.

REGNIER-DESMARIS (François-Séraphin), né à Paris en 1632 ; de l'Académie en 1670 ; mort à Paris le 6 septembre 1723. — Poète, il a écrit des élégies, des églogues, des sonnets ; lexicographe, il a rédigé une gram-

naire française; versé dans plusieurs langues étrangères, il a fait des poésies latines, espagnoles et italiennes. Ces productions diverses sont restées ensevelies dans l'oubli. Regnier avait un caractère ferme, indépendant. Un jour on l'engageait à commettre un petit mensonge pour disculper certain grand seigneur; « J'aime mieux, répondit-il, me brouiller avec lui qu'avec moi. »

LAMONNOIE (Bernard DE), né à Dijon en 1641; de l'Académie en 1713; mort à Paris en 1728. — Il remporta plusieurs fois le prix de poésie; ses vers ne manquent en effet ni de grâce ni d'esprit. Ses épigrammes sont pleines de causticité. En voici une assez peu connue contre un auteur allemand, Bekker, d'une laideur prodigieuse, et qui, dans l'un de ses ouvrages, avait nié l'existence du diable :

Oui, par toi de Satan la puissance est brisée;
Mais tu n'as cependant pas encore assez fait :
Pour nous ôter du diable entièrement l'idée,
Bekker, supprime ton portrait.

On peut citer parmi les meilleures poésies de Lamounoie ses sonnets sur *le vin de Bourgogne*, sur *le vin de Champagne*, sur *le cidre*.

C'est à dater de lui que les académiciens se sont assis sur des fauteuils. Trois puissants personnages, membres de l'Académie, désiraient ardemment que Lamounoie entrât dans ce corps savant; mais ils refusaient d'aller voter pour lui, parce que, disaient-ils, des gens comme eux ne pouvaient se placer sur des chaises ou sur des bancs de bois. Louis XIV ordonna que les quarante immortels eussent chacun leur fauteuil.

LARIVIÈRE (Michel Poncet DE), né en 1670; de l'Académie en 1727; mort en 1730. — Il fut évêque d'Angers; on n'a de lui aucun souvenir littéraire.

HARDION (Jacques), né à Tours en 1686; de l'Académie en 1730; mort à Versailles, le 18 septembre 1766. — Il fut chargé de donner des leçons d'histoire et de littérature à mesdames de France; il a laissé une *Nouvelle Poétique*, des *Traité de poésie et d'éloquence*, une *Histoire universelle*. On s'est amusé à remarquer que dans un discours par lui prononcé il se trouve une phrase riche de cent-quatre-vingts mots.

THOMAS (Antoine-Léonard), né à Clermont-Ferrand, le 1^{er} octobre 1732; de l'Académie en 1766; mort près de Lyon, le 17 septembre 1785. — Thomas se consacra aux *éloges historiques*; les plus remarquables sont

ceux de Marc-Anrèle, de Sully, de d'Aguesseau, de Descartes. Il s'essaya dans la poésie et composa *la Pètréide*, ou *le Czar Pierre le Grand*, poème assez faible d'ailleurs. On lui doit aussi un *Essai sur les mœurs, le caractère et l'esprit des femmes*. Le style de cet écrivain est boursoufflé, emphatique; aussi Voltaire prétendait-il qu'en parlant des écrits de Thomas on ne devrait plus dire : « C'est du *galimatias*, mais du *galithomas*. »

Thomas était doux, modeste, généreux. Il fut lié avec Marmontel, De-lille, Champfort, Ducis; il porta même l'amitié jusqu'à composer le discours de réception que ce dernier prononça à l'Académie.

On raconte que Thomas avait l'habitude de rester au lit jusqu'à midi, enveloppé de l'obscurité la plus complète; il composait ainsi ses ouvrages, qu'il écrivait tout d'un jet lorsqu'il était levé. On dit aussi que depuis l'âge de vingt-quatre ans il ne vécut que de laitage.

GUIBERT (Jacques-Antoine-Hippolyte, comte DE), né à Montauban, le 12 novembre 1743; de l'Académie en 1786; mort en 1772. — Capitaine au régiment d'Auvergne, il joignit à la bravoure du guerrier les talents du littérateur. Il publia l'*Essai général de tactique militaire*, ouvrage qui produisit une sensation immense, et qui, le croirait-on, fut avidement parcouru par les femmes. Quelques tragédies sont sorties de sa plume féconde : *le Connétable de Bourbon*, *Anne de Boulen*, *la Mort des Gracques*.

CAMBACÉRÈS (Jean-Jacques-Régis DE), né à Montpellier, le 18 octobre 1753; de l'Académie en 1793; mort à Paris en 1824. — Archichancelier de l'Empire, il a joué un rôle important comme homme politique; mais d'académicien il n'eut que le nom; il n'assistait jamais aux séances et ne prenait aucune part aux travaux de la docte assemblée. Une ordonnance royale du 31 mars 1816 prononça sa radiation et lui donna de Bonald pour successeur.

BONALD (Louis-Gabriel-Ambroise, vicomte DE), né le 2 octobre 1754, de l'Académie en 1816, mort le 23 novembre 1840. — Philosophe, homme d'État, publiciste. Il est l'auteur de *la Théorie du pouvoir politique et religieux*.

ANCELOT (Jacques-Arsène-François-Polycarpe), né au Havre, le 9 février 1794, de l'Académie en 1841; mort le 7 septembre 1854. Auteur dramatique. On lui doit *Louis IX*, *Ébroin*, *Olga*, *Élisabeth*, *Maria Padilla*, *Fiesque*, tragédies. Après la représentation de cette dernière pièce, Louis XVIII envoya à Ancelot des lettres de noblesse, avec ces mots : « On ne vous crée pas noble, on vous reconnaît pour tel. » Cet écrivain gracieux a composé un grand nombre de comédies et de vaudevilles, qui pres-

que tous ont obtenu un légitime succès. Ancelot était très-exact aux séances de l'Académie. Il demanda un jour que les discussions eussent lieu en vers; sa proposition fut rejetée; il se donna néanmoins souvent le plaisir de discuter en alexandrins. Ancelot avait l'habitude d'écrire chaque matin douze vers, ni plus ni moins : « Et si vous en trouviez un treizième qui fût bon ? lui demandait-on un jour. — Ma foi, tant pis pour lui », répondit le poète. Ajoutons qu'il a rencontré dans M^{me} Ancelot un collaborateur intelligent et spirituel, qui peut à bon droit réclamer une part dans les triomphes dramatiques de l'académicien.

M. LEGOUVÉ (Ernest), qui remplace Ancelot, a bien mérité la haute faveur dont il vient d'être l'objet. Ses ouvrages, tragédies, comédies et drames, se recommandent par la noblesse des sentiments, l'élévation des pensées, la richesse et la pureté de style. Nous citerons *le Guerrero*, *Louise de Lignerolles*, *les Contes de la reine de Navarre*, *la Bataille de Dames*, *Adrienne Lecouvreur*, *Médée*, *Par droit de conquête*. Il a publié en outre un livre fort remarquable, *l'Histoire morale des femmes*. Il appartenait à M. E. Legouvé, lui qui déjà avait dit :

Dieu créa dans nos misères
Les baisers des enfants pour les larmes des mères,

de continuer la pensée de l'auteur du *Mérite des femmes*. Le nouvel académicien est, en effet, le fils du célèbre Legouvé. Deux mots sur lui.

LEGOUVÉ (Gabriel-Marie-Jean-Baptiste), né à Paris, le 23 juin 1764, de l'Académie en 1799; mort en 1812. — Il donna au théâtre plusieurs tragédies, *la Mort d'Abel*, *Epicharis et Néron*, *la Mort de Henri IV*. Mais c'est le poème intitulé *le Mérite des femmes* qui lui valut la réputation dont il jouit à juste titre. Dans cet ouvrage tout est grâce, douceur, sentiment; on en jugera par ces quelques vers, que nous détachons au hasard :

LA TENDRESSE MATERNELLE.

L'enfant de jour en jour avance dans la vie;
Et, comme les aiglons, qui, cédant à l'envie
De mesurer les cieux dans leur premier essor,
Exercent près du nid leur aile faible encor,
Doucement soutenu sur ses mains chancelantes,
Il commence l'essai de ses forces naissantes.
Sa mère est près de lui : c'est elle dont le bras,
Dans leur débile effort, aide ses premiers pas;

Elle suit la lenteur de sa marche timide ;
Elle fut sa nourrice, elle devient son guide ;
Elle devient son maître au moment où sa voix
Bégaye à peine un nom qu'il entendit cent fois :
Ma mère est le premier qu'elle l'enseigne à dire.
Elle est son maître encor dès qu'il s'essaye à lire ;
Elle épelle avec lui dans un court entretien,
Et redevient enfant pour instruire le sien.
D'autres guident bientôt sa faible intelligence,
Leur dureté punit sa moindre négligence :
Quelle est l'âme où son cœur épanche ses tourments ?
Quel appui cherche-t-il contre les châtimens ?
Sa mère ! elle lui prête une sûre défense,
Calme ses maux légers, grands chagrins de l'enfance,
Et sensible à ses pleurs, prompte à les essuyer,
Lui donne les hochets qui les font oublier.

A. C.

CAUSERIE.

Mon Dieu, oui, je viens sans plus de façon causer avec vous, jeunes lectrices. Pour un moment, donc, mettez votre broderie de côté, imposez silence à votre piano, faites un grand point d'orgue sur votre dernière vocalise, donnez du sucre à Médor pour qu'il cesse de japper, dites à votre petit chat de ne pas interrompre son ronron ; rapprochez votre chaise de la mienne, et, tout en taquinant les tisons qui brûlent dans le foyer, causons.

Voyons, de quoi pourrions-nous bien parler ? Si je vous retraçais l'histoire des Perses, des Mèdes et des Babyloniens ? Si je vous révélais les secrètes beautés de la littérature scandinave ? Si j'entreprenais l'anatomie du mastodonte antédiluvien... Vous faites la moue ? cherchons autre chose.

Si je vous entretenais de Paris, la grand' ville ? Si je vous racontais ce qui s'y passe : les bals, les concerts, les fêtes, les nouvelles intéressant les arts et les lettres ? Si je vous initiais aux mœurs, aux allures de ce peuple qui s'agite sur les bords de la Seine... Ah ! vous ne faites pas la moue ? Causons de Paris.

Les jours gras, déjà loin de nous, ont été célébrés avec la pompe habituelle ; un soleil magnifique éclairait la promenade du bœuf gras qui,

cette année, s'appelait *Sébastopol* et pesait 1,330 kilogrammes. Le cortège, suivant l'usage antique et solennel, se compose d'une quarantaine de garçons bouchers invariablement déguisés en mousquetaires et en chevaliers du temps des croisades. La victime, couronnée de roses, est flanquée de deux sacrificateurs, dont la tunique blanche ne dissimule pas complètement le bas d'un pantalon noir en assez mauvais état; le bras de ces bourreaux est armé d'une innocente massue d'osier. Vient enfin un char immense dans lequel sont entassées des jeunes femmes qui, pour vingt-quatre heures, ont troqué le tablier d'épicière contre la dépouille des divinités de l'Olympe. Mais Junon, Hébé, Diane, Vénus, Minerve elle-même sont sensibles à la température de février, et elles se dégourdisent les doigts au-dessus d'une chaufferette que Jupiter a bien voulu leur prêter. Le bœuf va présenter ses respects aux principaux fonctionnaires; ces visites ne sont pas toutes de politesse et de déférence, on les paye très-généreusement. En contemplant cette pompeuse escorte, je me disais : Hélas ! royauté que tout un peuple acclame avec amour, tu n'es qu'un rêve ! Fanfares qui retentissez, vous êtes un signal de mort ! Fleurs si fraîches aujourd'hui, demain vous serez fanées ! et une larme allait m'échapper, lorsque ma vue s'arrêtant sur la grasse culotte de *Sébastopol* : le délicieux bifeck que l'on taillera dans ce morceau ! m'écriai-je involontairement.

A part ces mousquetaires et ces croisés caracolant sur des chevaux étiques, peu de masques ont honoré les boulevards de leur présence. Décidément les Parisiens perdent le goût du travestissement; ils n'éprouvent plus de jouissance à s'envelopper dans une peau d'ours ou dans une toile à matelas, et à se cacher le visage sous un voile de carton peint. Et dire que jusqu'à la Régence les Françaises ont porté des masques, sous prétexte de soustraire leurs traits aux injures de l'air ! Ces masques, appelés *louis*, n'étaient pas, comme ceux des anciens, en bois ou en ivoire, ils n'affectaient pas la forme d'un casque orné de cheveux et d'oreilles, on les faisait ordinairement en velours noir doublé de satin blanc; ils se pliaient en deux, ainsi qu'un portefeuille; une petite boule de verre fixée à l'intérieur s'introduisait dans la bouche et suffisait pour les soutenir. A cette mode ridicule succéda celle des mouches et du fard.

Vous voulez plaire et n'avez pas de mouches !

s'écrie un poète de l'époque. En effet, une femme ne pouvait passer pour

parfaitement distinguée que si elle avait au moins sept petits morceaux de taffetas noir collés sur la figure; elle ne devait pas sortir sans une boîte à mouches garnie d'un miroir. Quant au rouge, nos bisaïeules s'en recouvraient largement les pommettes; elles ajoutaient du carmin pour les lèvres et les ailes du nez, du blanc pour le front et le cou, du noir pour les sourcils et les cils, du bleu pour les veines trop peu transparentes. Les mouches sont abandonnées aujourd'hui; mais cherchez bien, et vous trouverez encore dans vos connaissances quelques personnes qui abusent étrangement du rouge, du carmin, du blanc, du noir et du bleu.

Pardonnez cette excursion dans le passé, jeunes lectrices; j'aurais dû vous en prévenir au début de cet entretien, j'ai un penchant invincible pour les digressions: à propos d'une romance de V. Massé, d'un nouveau col au plumetis, je serais capable d'invoquer le cercle de Popilius, la sentence célèbre du grand roi Salomon. Les femmes sont bavardes, dit-on... ah! si les hommes s'entendaient parler! Bref, le carnaval de 1856 a été très-pauvre de mascarades; à part un plaisant, déguisé en botte de paille, je n'ai rien vu qui mérite de vous être signalé.

Ce mot de carnaval me rappelle un souvenir biographique. Il y a quelques années l'on rencontrait dans tous les lieux publics un personnage vêtu d'un habit mi-partie rouge et bleu, d'une culotte mi-partie verte et jaune, et coiffé d'un chapeau de paille enrichi de bleuets et de coquelicots. Cet excentrique se nommait *Carnavale*. Son plaisir favori consistait à attraper un grand nombre de souris, à les enfermer dans un panier et à leur rendre la liberté au milieu de la plaine Saint-Denis. Il est mort en novembre 1849 des suites d'une chute qu'il fit rue Saint-Honoré. Carnavale est remplacé: pour peu que vous vous promeniez pendant une heure, vous ne manquerez pas de coudoyer un vieillard tout de rouge habillé, la tête enfouie sous un immense tricorne surmonté d'un panache pyramidal. Ce maniaque, dont le nom m'est inconnu, vend des flacons d'une prétendue eau de Cologne que je vous engage instamment à ne jamais respirer. Il y a bien encore dans nos murs certain astrologue anonyme qui, chaque nuit, s'amuse à tracer à la craie des globes célestes sur l'asphalte de la place Vendôme... Nous étudierons une autrefois ces diverses curiosités parisiennes.

Aux folies de la semaine grasse succèdent les austérités du carême. Croiriez-vous qu'un médecin français ait consacré ses loisirs à calculer le nombre de livres qu'un jeûne de quarante jours pouvait faire perdre à son embonpoint? Ouvrez la *Nouvelle Biographie générale*: « Dodart, né en 1634,

« mort en 1707, s'étant placé dans une balance le premier jour du carême
« de 1677, trouva qu'il pesait 116 livres 1 once. Il observa ensuite le jeûne
« ordonné par l'Église, ne buvant ni mangeant que vers les sept heures
« du soir, et n'usant que de légumes, de pain et d'eau. Le samedi de Pâ-
« ques il ne pesait plus que 107 livres 12 onces. Il reprit sa vie ordinaire,
« et au bout de quatre jours il avait regagné 4 livres. Ce qui prouve que
« la créature répare facilement ce que le jeûne lui soustrait. » Dodart me
remet en mémoire la célèbre balance du docteur Sanctorius, mort en
1636. Ce savant avait imaginé un plateau sur lequel il s'asseyait en se
mettant à table ; à mesure que les aliments étaient incorporés, le plateau
descendait, et, à la fin du repas, il était aisé de constater quel podde
nourriture avait été consommé.

Le monde parisien ne songe guère à faire des expériences de cette nature ; en revanche, il s'occupe beaucoup de musique. Au moment où je parle, il pleut des concerts : le Conservatoire interprète d'une façon inimitable les œuvres des grands maîtres ; M^{lle} Ducrest, M^{mes} P. Viardot et Frezzolini disent de délicieuses mélodies ; Fontana exécute les fantaisies de Chopin ; E. Prudent chante sur le piano *la Prairie* et les *Romances* sans paroles ; Alard et Franchomme tirent du violon et du violoncelle des accents d'une rare suavité ; la Société des Jeunes Artistes fait entendre des symphonies inédites de Gounod, de Chéri, de Cohen ; M^{lle} Judith Lion révèle au public les charmes d'un nouvel instrument, l'*harmonicorde* ; enfin l'hôtel d'Osmond ressuscite les concerts Musard, qui eurent jadis tant de célébrité.

Et maintenant, entrons dans un salon. Quand je dis entrons, je devrais dire essayons d'entrer ; car, pour peu que vous suiviez la mode (et vous la suivez, j'en suis sûre) vous êtes tellement volumineuses avec votre toilette de bal que nous ne pouvons passer deux de front, la porte fût-elle large autant que l'arc de triomphe de l'Étoile. Ici, j'ouvre une parenthèse pour vous annoncer que ces crinolines tournant à tous les vents, que cet échafaudage de volants empesés peuvent être très-avantageusement remplacés. On voit chez un industriel un modèle de *jupon en percale, à tube d'air concentré, se gonflant et se dégonflant à volonté*. Imaginez un jupon double, adaptez-y un tuyau dont le bout sortira par la fente de la robe, soufflez dans ce tuyau, vous vous grossirez à votre guise. Sublime invention !!! Ne vous désolerez plus, petites coquettes ! La voiture a-t-elle porté atteinte à l'ampleur de votre jupe, soufflez ; l'humidité de l'atmosphère neutralise-t-elle les effets de l'amidon, soufflez, soufflez ; le désordre est à

l'instant réparé. Fermons la parenthèse, nous voici chez M^{me} de S... on exécute un chœur d'Auber; allons chez M^{me} H... nous entendons un chœur de Gorla et de Delsarte fils; chez la comtesse de N... c'est un chœur de Gluck; un chœur de Rossini chez M^{me} d'Al..., partout des chœurs, des chœurs toujours ! Je pourrais baptiser du nom de fièvre chorale la rage qui s'est emparée de presque toutes nos maîtresses de maison : que de peines elles se donnent pour embaucher soprano, contralto, ténor, basse ! à quels artifices, à quelles séductions elles doivent avoir recours pour assurer l'exactitude des répétitions !

La musique d'ensemble ne suffit pas, la mélomanie n'a plus de limites. On chante l'opérette, ou opéra de salon. C'est ainsi que j'ai entendu *Frère et Sœur*, de L. Bordèze; *la Volière*, de Nadaud; à Clichy, d'Adam; *le Coffre de Saint-Domingue*, de Clapisson; *les Revenants bretons*, de Wekerlin; *le Prix de famille*, de V. Massé; *Deucalion et Pyrrha*, dernier ouvrage de Montfort, compositeur distingué, auquel on doit les partitions de *Charles-Quint*, *l'Ombre d'Argentine*, et que la mort vient de nous enlever. En historien fidèle, j'avouerai que l'exécution laisse souvent à désirer; que M. V... n'a pas trop l'air de comprendre son rôle, que la gracieuse Iris donne parfois de légères entorses au rythme et à l'intonation; soyons indulgents :

Chantez, Iris, chantez, un bel œil de la voix
Sauve la dissonance.

Et puis acteurs, spectateurs, tout le monde est content et s'amuse : c'est l'essentiel.

Quand Euterpe se repose, Terpsichore agite ses grelots. La polka, la mazurka, la redowa, la schotisch sont toujours en honneur; la sicilienne, qui ressemblait pas mal à la sabotière de Polichinelle, n'a vécu qu'un moment; la varsoviana tombe aussi dans un oubli mérité : rien de grotesque en effet, comme ce repos, qui se reproduit après chaque mesure; la valse à trois temps est près de détrôner sa sœur usurpatrice, la valse à deux temps. Quant à ce pauvre quadrille, il est bien délaissé; à qui la faute? à la mode : elle exige une marche grave, solennelle, compassée; peut-être aussi aux cavaliers : ils n'ont plus d'esprit, — au bal du moins, — et sont à bout d'éloquence lorsqu'ils ont dit à leurs danseuses : « Ah ! qu'il fait chaud ! ou bien : Voilà une belle réunion ! ou bien encore : Cette coiffure vous sied à ravir... »

Mais quel son rauque et criard vient de frapper nos oreilles ? Je recon-

mais le cornet à bouquin, il m'annonce l'arrivée du jeudi de la mi-carême.

La mi-carême est la fête des blanchisseuses; chaque bateau-lavoir se pavoise aux couleurs nationales; il élit une reine et se donne le plaisir de parcourir la ville, affublé des costumes les plus fantastiques.

C'est aussi la fête des porteurs d'eau. Ces bons Auvergnats, qui sont en même temps charbonniers, se débarbouillent ce jour-là; ils enrubannent chapeaux et tonneaux; le soir, ils vont, au son de la musette, danser quelques bourrées sauvages. Vous le voyez, la mi-carême est la patronne de tous ceux que l'eau fait vivre; à ce compte, marchands de vins et laitières doivent la fêter bien religieusement; l'eau joue, en effet, dans leur commerce un rôle assez important.

C'est encore la fête des marchés: la volaille, le beurre, la marée, la verdure, les fruits, ont été cette année très-splendiment représentés; on a remarqué le marché Popincourt porté dans un vaste char à gradins traîné par huit chevaux blancs.

C'est enfin la fête de la réclame. La réclame a pris chez nous des développements gigantesques; suivez-moi sur les boulevards, vous en jugerez. Voici des calèches décorées de drapeaux ayant pour devises l'enseigne des plus fastueux magasins d'habillements confectionnés. Voici des hommes déguisés en affiches; sur leur dos vous lisez les plus ébourifantes annonces. Les badauds font cercle, et l'on se demande ce qu'il faut le plus admirer, des progrès de l'industrie ou de la féconde imagination des industriels.

Quinze jours ont passé; nous sommes dans la semaine sainte; c'est aux Champs-Élysées et au boulevard Bourdon que la foule se précipite: aux Champs-Élysées pour connaître les modes nouvelles de Longchamp, au boulevard Bourdon pour assister à la *foire aux jambons*. Le lundi de Pâques, la barrière du Trône célébrera la *foire aux pains d'épice*.

Le Parisien idolâtre les fêtes; il n'en manque pas une; il brave la pluie, le vent, la gelée, le soleil, le macadam en fusion ne saurait même l'arrêter. Il aime à se trouver dans ces cohues au milieu desquelles tout mouvement lui est interdit; il se plaît à voir ses poches visitées par des indiscrets; il sourit quand un filou pris sur le fait lui répond: « Ma foi, monsieur, si j'ai la main dans votre poche, c'est que je n'ai pas de place pour la mettre autre part. » Il est heureux s'il rentre au logis veuf de montre et de foulard, harassé, courbaturé, les vêtements en lambeaux; et que dans la mêlée il vienne à se casser un membre, il serait tenté de rappeler ce mot de Latour-Maubourg qui, à Dresde, ayant perdu une

jambe, disait à son domestique éploré : « De quoi te plains-tu ? tu n'auras plus qu'une botte à cirer. »

J'aurais bien encore à vous parler du marronnier des Tuileries, dont les premières feuilles apparaissent régulièrement au 20 mars ; du retour de M^{lle} Rachel et de M^{me} Ristori ; d'un fait unique dans les annales de la zoologie, la naissance d'une girafe au muséum de Paris ; du *percolateur*, immense filtre à café. J'aurais aussi à vous narrer les exploits de M^{me} Labarrère : elle entre dans une cage habitée par des lions, des tigres, des hyènes, des panthères ; elle soumet ces bêtes féroces, et ne craint pas de leur disputer leur nourriture... mais l'espace me manque.

Je puis cependant vous dire que les conférences pour le rétablissement de la paix sont ouvertes au ministère des affaires étrangères. Vous qui peut-être avez en Crimée un père, un ami, demandez ardemment au ciel la fin de cette guerre cruelle ; Dieu, sans nul doute, exaucera les prières venant de cœurs aussi purs que les vôtres.

Et maintenant, reprenez votre broderie, rouvrez votre piano, continuez vos vocalises, laissez chien et chat s'ébattre en liberté : j'ai fini.

Certain bavard, fatiguant Aristote par les récits les plus incohérents, lui disait à la fin : « N'êtes-vous pas étonné ? — Ce qui m'étonne, répondit le philosophe, c'est qu'on ait des oreilles pour vous entendre quand on a des pieds pour vous échapper. » — Ne m'en dites pas autant.

D'ORSINVAL.

POÉSIE.



Pour les cœurs corrompus l'amitié n'est point faite.
O divine amitié, félicité parfaite,
Seul mouvement de l'âme où l'excès soit permis,
Change en bien tous les maux où le ciel m'a soumis !
Compagne de mes pas, dans toutes mes demeures,
Dans toutes les saisons et dans toutes les heures,
Sans toi tout homme est seul ; il peut, par ton appui,
Multiplier son être et vivre dans autrui.

MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

12^{me} ANNÉE.

LETTRE VI.

A BERTHE.

Mars 1856.

Tu me demandes, chère Berthe, de te mettre au courant de toutes les nouveautés que l'on prépare pour la saison d'été, et tu me dis que voici le moment de songer à tes toilettes nouvelles. Mon amitié pour toi, curieuse enfant, m'avait fait prévoir cette question, et bien que l'époque de Pâques soit plus avancée cette année que d'habitude, je puis satisfaire ton impatience sur quelques points. Je te parlerai des étoffes nouvelles qui ont à peu près toutes paru; mais je serai obligée de te prier d'attendre au mois prochain pour le mantelet que tu désires acheter. Je pourrais à la rigueur te donner aussi quelques renseignements sur les confections qui paraissent devoir être adoptées, si je ne me défiais de ces premiers modèles, créés généralement pour les marchands étrangers, et enrichis par conséquent d'une profusion d'ornements de mauvais goût.

Jusqu'à ce que je sois en mesure de te conseiller une forme de vêtement bien appropriée à ton âge, je t'engage, si ta bourse de jeune fille te le permet, à faire l'acquisition d'un petit cachemire de l'Inde carré, de gros tissu, à fond rouge, recouvert d'un semé de petits dessins, avec une rosace dans le milieu. Tu pourras te procurer cet objet pour 150 à 180 fr.; il est d'une distinction extrême et d'une utilité constante, car tu le retrouveras cet été pour les jours pluvieux et les soirées fraîches. Je t'engage à prendre un fond rouge, quoique cette couleur soit un peu voyante pour une jeune personne; c'est celle qui réussit le mieux pour les châles de ce genre. Les fonds bleus ou verts ne sont pas aussi heureux en cachemire des Indes, ou il faut du moins y consacrer une somme beaucoup plus forte, pour qu'ils soient bien unis et qu'ils ne soient pas rayés en travers d'une foule de petites veines blanchâtres. Si tu n'es pas assez riche en ce moment pour te donner un cachemire de l'Inde, tu seras obligée de te contenter d'un châle français; il en existe encore cette année un grand nombre en toutes couleurs, à disposition *Stella*, qui conviennent parfaitement à une

jeune personne. Leur prix varie de 50 à 80 francs, suivant la richesse des bordures.

Sois mon interprète auprès de ta mère et de ta tante qui, elles aussi, avaient le désir de se pourvoir maintenant de vêtements nouveaux. Dis à ta mère que son cachemire de l'Inde carré fond noir, à haute galerie et à frange brodée, lui permettra d'attendre à la fin d'avril, et à ta tante que son châle brodé cachemire fond amarante est encore une des plus jolies fantaisies de ce genre qu'elle puisse avoir. Ta mère avait aussi quelque velléité de se donner un châle brodé en soie ; je crois que je l'en dissuaderai. Si les broderies en cachemire ont conservé une extrême distinction, il n'en est pas de même de celles en soie. Les dernières ont été reproduites l'été passé d'une manière si vulgaire, que je les crois hors de mise aujourd'hui pour les femmes véritablement distinguées.

Je te vois d'ici, chère enfant, faire une petite moue, qui te sied du reste à merveille, parce que je tarde à te parler des étoffes nouvelles dont je t'avais tout d'abord promis la description exacte. Tu ne perdras rien pour attendre, sois-en bien certaine ; j'ai voulu avant tout répondre à ta mère et à ta tante ; c'est encore s'occuper de toi que de chercher à être agréable à ceux qui te sont chers. J'arrive maintenant au chapitre tant désiré.

Bien que quelques-unes de nos couturières les plus en renom ne veuillent plus de robes à disposition, les fabricants ne se sont pas arrêtés à cette diversité dans leurs goûts, à en juger par le grand nombre d'étoffes de ce genre qu'ils ont encore produit cette saison. Les dispositions les plus simples consistent en rayures jaspées, sur fond barré, en larges bandes satinées sur fond à mille carreaux ; les robes les plus riches sont en taffetas uni de couleur pure, avec dessins chinés, ou semé de fleurs Pompadour au bord de chaque volant. J'en citerai d'autres tout à fait élégantes, dont la bordure, genre cachemire, est terminée par un effilé tissé dans l'étoffe même.

Parmi ces robes, les seules que tu puisses te permettre, ma chère Berthe, sont celles dont le fond est recouvert de mille carreaux ou de petits rayons, avec de larges bandes aux volants. Si tu préfères une robe sans dispositions faites exprès, tu peux prendre un taffetas uni, pourvu qu'il soit de couleur puce non glacée. Les nuances les plus recherchées pour toilette de visites sont l'écru, le bleu Louise, le vert anglais. Si tu t'arrêtes à un taffetas uni, je t'engage à faire ta robe à quatre volants plutôt qu'à trois ; ce nombre est infiniment plus gracieux lorsque chaque volant n'est pas recouvert d'une assez grande quantité de dispositions ou d'ornements. Tu

peux te contenter de volants simplement ourlés, ou bordés d'un effilé mélangé d'un peu de chenille ; il existe aussi de charmants galons nouveaux à dessins droguets, qui doivent produire un très-heureux effet employés de cette façon. Malgré le volume prodigieux des jupons actuels, il suffit que ta jupe ait cinq lés de taffetas en largeur de 60 à 65 centimètres ; mais n'oublie pas de graduer l'ampleur des volants, c'est-à-dire de faire celui du haut beaucoup plus étroit que celui du bas. Ainsi, pour que ta robe soit gracieuse, il faut que le premier volant ait sept largeurs, le second six et demie, le troisième six, et enfin le quatrième cinq et demie. Je t'ai dit déjà que les grosses pailles cousues sous les deux volants du bas dispensaient presque d'un jupon bouffant. J'ajouterai qu'il est bon de les envelopper dans un ruban ou une grosse mousseline, et non de les poser entre l'étoffe de la jupe et sa doublure. Ces pailles ont l'inconvénient de se rompre assez vite, et doivent être posées de manière à être renouvelées facilement.

Je ne t'ai parlé jusqu'ici que des robes à volants, et cependant il existe un nombre considérable de riches taffetas à larges rayures, ou à dessins simulant les rayures, qui leur font une rude concurrence. C'est à tel point qu'on se demande aujourd'hui laquelle des deux l'emportera, d'une robe de taffetas uni à volants ou d'une toilette en taffetas à dessins, faite à jupe unie très-ample et très-longue. C'est là une grave question dont je te ferai connaître la solution dès qu'elle sera arrêtée. En attendant, il demeure constaté que les étoffes nouvelles pour les robes sans volants sont pour la plupart de beaux taffetas à dessins chinés ou Pompadour, à grandes rayures ombrées et brochées ; que les larges rayures sont la disposition dominante de la saison, et que le chiné jaspé camaïeux, ou de plusieurs couleurs, est aussi fort à la mode.

Les jeunes filles ont également leurs chinures répétées en plus petit sur des taffetas à fond jaspé, barré en travers ; je te les recommande particulièrement si tu veux une robe à jupe unie. Les mille carreaux, les petits damiers, les rayures en travers sont des dispositions qui te conviennent aussi. Malgré ton peu de goût pour ce qui ressemble à une toilette demi-deuil, je ne dois pas te cacher que non-seulement les petits carreaux noirs et blancs se portent toujours, mais encore que la réunion de ces deux couleurs est plus en faveur que jamais pour les tissus de laine nouveaux.

Le foulard de laine jaspé, la bengaline, tissu laine et soie barré en travers, la toile de Chine à volants à rayures satinées sur fond à carreaux, sont les seules étoffes négligées qui aient paru jusqu'à présent. Je te re-

commande pourtant, non pas comme nouveauté, mais comme étoffe solide et distinguée, convenable pour tes courses du matin, l'orléans uni employé en robe à trois volants ourlés. Il en existe en toutes couleurs. Pour terminer ce qui concerne les étoffes nouvelles, j'ajouterai que les foulards paraissent avoir été aussi délaissés cette saison que l'année dernière. On en voit pourtant encore quelques-uns à ramages ou à bouquets de fleurs, mais je t'engage à n'en pas porter; ils sont devenus si ordinaires qu'ils ne conviennent pas à une jeune personne jouissant comme toi du privilège de n'avoir à choisir que parmi les choses distinguées. On assure que les écossais à plusieurs couleurs vont reparaitre sur quelques popelines; je te dénonce le fait sans en garantir l'authenticité. Toujours est-il que la popeline est une charmante étoffe de demi-saison pour une jeune personne.

Je t'envoie aujourd'hui, ma chère enfant, comme je te l'ai promis, le patron du corsage de la toilette bleue représentée sur la gravure du mois dernier. Je te recommande particulièrement cette forme à gros plis arrêtés; je la crois appelée à un très-grand succès, surtout pour les tissus légers, comme la toile de Chine, le barége. La manche est charmante, même en taffetas; on l'enrichit au moyen de ruches de ruban ou de galon droguet. Tu remarqueras que sa forme peut dispenser de sous-manches blanches, lorsqu'on a le soin d'y coudre dans le bas une dentelle de 4 à 5 centimètres de hauteur, ou une ruche de tulle. Je te dirai à ce propos que la mode des ruches, si adoptée il y a quinze ou vingt ans, paraît devoir revivre. J'ai vu des robes montantes dont l'encolure était bordée d'une ruche de tulle illusion, parsemée de distance en distance de quelques flots de velours noirs. J'ai vu également des guimpes de tulle à gros plis bordées d'une ruche, portées dans des robes décolletées; cela m'a paru convenable pour jeune fille, mais je trouve les pèlerines de forme Marie-Antoinette d'un aspect beaucoup plus gracieux.

Voici encore un dessin de volant de robe et un autre de mantelet: exécutés par tes mains habiles, tous les deux produiront, j'en suis sûre, un délicieux effet. Bien que je te donne deux grandeurs pour deux volants au mantelet, je t'engage à faire le tien à une seule haute garniture; je trouve cela plus jeune et plus gracieux pour toi. Si tu avais le droit d'être appelée *Madame*, je préférerais au contraire ce mantelet avec deux volants.

Regarde la charmante gravure que je t'envoie, et remercie-moi d'avoir songé à tes cousines et à tes petits neveux. Le costume à l'anglaise, bleu et blanc, du petit garçon, peut être dès à présent en popeline, et un peu plus tard en piqué; le velours et les galons sont les ornements qu'on em-

ploie sur la popeline; sur le piqué, il n'y a que les galons qui puissent être adoptés. La veste de mon petit jeune homme est en velours ou en drap, avec la casquette pareille; maintenant le pantalon sera plus convenable en drap gris clair. Dans deux mois, je le préférerai en coutil blanc; dans ce dernier cas, le gilet devra être blanc, tandis qu'avec le pantalon gris, il pourra aussi être de couleur chamois.

Les volants de la robe de taffetas bleu de la petite blonde sont bordés d'un effilé mousse, avec deux velours noirs étroits au-dessus; cette garniture est charmante pour les jeunes enfants, et cette nuance bleue fort à la mode. Tu verras, d'après la capote blanche de la grande jeune fille à la rotonde de velours, que les ornements de couleur rouge sont employés pour les petites filles comme pour leurs mamans. On ajoute même par derrière, sous le bavolet des coiffures d'enfant, un nœud assorti à la couleur du dessous de chapeau. L'addition de ce petit ornement de couleur tranchante ne s'est pas encore introduite dans les modes de femmes ou de jeunes personnes; mais nous voyons tant d'excentricités et d'exagérations depuis quelque temps que nous ne devons pas désespérer de l'y voir figurer.

On assure que les chapeaux vont justifier leur dénomination, c'est-à-dire qu'ils vont cesser d'être pris pour des coiffures, qu'ils seront un peu moins petits, et qu'on commence à les apercevoir par devant. Si cela est vrai, j'en serai fort enchantée pour ma part, car je ne trouve rien de plus mauvais genre que de voir tout le visage d'une femme à découvert dans la rue. En attendant que la mode ait prononcé en dernier ressort sur une question d'une si grave importance, les chapeaux actuels se portent tout aussi garnis dessus et dessous que précédemment. Les capotes froncées à coulisses reparaissent, concurremment avec les chapeaux plats à passe tendue; je crois que le mélange de deux couleurs différentes employées ensemble sera fort goûté. Ainsi, je puis te parler de chapeaux en crêpe piqué écru, lilas, avec ornements bleu de ciel et vert chou, qui sont distingués et jolis en même temps.

Si tu as encore quelques réunions dansantes, n'oublie pas, ma chère Berthe, que les guirlandes rondes, un peu tombantes des côtés, ont remplacé les coiffures cache-peigne; j'approuve très-fort ce changement, qui nous permettra d'avoir l'air coiffées par-devant, tandis que depuis quelque temps, nous faisons tous nos frais pour le derrière de notre tête. Continue à arranger tes cheveux en doubles bandeaux roulés, le premier plat, ondé ou droit, à ton choix. Pour toi, cependant, je le préfère plat, parce qu'il

attire moins les regards que le bandeau ondé, et que je n'aime pas qu'une jeune fille se fasse remarquer sous aucun rapport. C'est pour cela que je ne t'engagerai pas encore à porter de boucles d'oreilles à pendants, bien que quelques jeunes femmes élégantes fassent reparaître cette ancienne mode. Elle est trop récente pour qu'une jeune personne modeste comme tu l'es se permette de l'adopter. Je n'en dirai pas autant des colliers en grosses perles de couleur rose, bleue, grise, accompagnés des bracelets pareils. Ces parures sont charmantes avec une toilette de même nuance ; les grises avec robe blanche pour demi-deuil.

Je termine en fixant ton attention sur la tapisserie en relief dont tu trouveras l'explication aux *Ouvrages* ; ce genre de tapisserie produit un merveilleux effet quand il s'agit de représenter des animaux, mais il est un peu lourd pour les fleurs, les arabesques, etc., qui sont plus jolis exécutés en tapisserie ordinaire.

Adieu, ma bien-aimée Berthe, j'espère que cette fois, comme toujours, j'ai réalisé tes desirs ; je te promets pour le mois prochain le complément exact des renseignements que je ne puis te donner aujourd'hui.

M. D'A.

OUVRAGES DIVERS.



OUVRAGES DE FANTAISIE.

Dessous de lampe. Fleurs en chenille formant une couronne de coquelicots et de branches vertes.

(Voyez le dessin indiqué sur la planche n° 73.)

Ce dessous de lampe, d'un joli effet, est facile à exécuter, et demande peu de temps.

Prenez du carton que vous coupez en rond d'une largeur et d'une hauteur de 20 cent. ; ce rond de carton se couvre de soie verte en dessus et de percaline en dessous. Réunissez les deux étoffes par un surjet au bord du carton. Formez avec du fil de fer un rond de même dimension que le carton et garnissez-le de papier vert, comme les tiges des fleurs artificielles. Pour les coquelicots, faites quatre ronds en les amincissant et les réunissant par le bas. Voyez sur la planche la forme de ces pétales en fer au n° 74. Conduisez ensuite votre fil de fer à 4 cent. de distance et faites une tige surmontée de six petites branches, comme le n° 75, que vous disposerez en les contrariant et en les faisant plus longues par le bas. Vous devez avoir en tout six fleurs et six branches.

Votre carcasse terminée, vous pouvez la garnir ainsi : vous emploierez de la chenille ponceau pour les coquelicots et verte pour les branches. Vous tournez votre chenille autour du pétale de fer, en commençant par le haut, et la passez dessous et dessus comme si vous faisiez une reprise, de manière à ne laisser aucun vide. Lorsque vous aurez fini chaque fleur, vous mettrez au milieu un cœur de coquelicot.

Les branches se garnissent de chenille verte de trois nuances, en commençant par la plus claire; vous poserez sur chacune de ces branches un bouton de coquelicot. Pour terminer, vous roulerez autour de votre couronne une grosse chenille verte. Enfin vous réunirez facilement votre dessous de lampe au rond de carton avec du fil de fer, ou en le cousant.

Les apprêts pour les coquelicots et les branches sont les mêmes que ceux employés pour les fleurs artificielles. Vous les trouverez, ainsi que la carcasse et les autres fournitures, chez M^{me} Helbronner.



Pelotes anglaises. — Tricot perlé.

Ce travail est une délicieuse nouveauté qui nous vient d'Angleterre. Pour le faire on emploie des *pelotes* de laine disposées de manière qu'en les tricotant régulièrement, et comme je vais l'indiquer, on arrive à exécuter de charmants dessins qui peuvent servir pour dessus de table et pour coussins, etc.

Les fils sont noués à des distances égales, et chaque longueur doit former un rang, les nœuds servent de guide jusqu'à la fin. Si les nœuds ne viennent pas exactement au bord de chaque rang, le travail doit être relâché ou resserré, de manière à les y amener; cela s'exécute facilement avec une épingle ordinaire.

Prenez deux aiguilles à tricoter du n° 11, et montez 140 mailles. Tricotez une maille à l'endroit, puis une maille à l'envers. Ayez soin de contrarier vos mailles à chaque rang, afin d'éviter le tricot à côte.



Frangé au crochet.

(Voyez les dessins indiqués sur la planche n° 76 et 77.)

On fait aussi avec cette laine, bien assortie aux coussins ou tapis de table, de charmants effilés.

Ces derniers se font au crochet. Coupez un bout de laine de la longueur de 75 cent., que vous pliez en deux, et, prenant le milieu de la laine, vous faites une maille-chainette que vous continuerez, alternativement de droite à gauche, chaque bout de laine jusqu'en haut. Ce travail terminé, vous avez une petite natte serrée qui formera les franges de l'effilé. Vous réunirez tous ces bouts de laine ainsi travaillés avec de la soie forte; vous les enfilerez dans les quatre mailles du haut des franges sur lesquelles vous poserez une passementerie assortie à la couleur de l'effilé, et cela terminera très-bien votre ouvrage.



Tapisserie en relief.

Cette tapisserie ne se fait bien qu'au métier et sur canevas ordinaire. La laine s'enfile de deux à quatre brins, selon la grosseur du canevas; elle ne s'arrête jamais en dessous par un nœud mais en dessus, en maintenant avec le moule, tenu de la main gauche, le bout de laine que l'on doit laisser dépasser. Le premier point suffit pour le fixer.

Prenez deux moules de la longueur de 27 cent. sur 1 cent. de hauteur. Passez votre laine sur votre moule en ne prenant qu'un fil, comme pour le petit point de tapisserie. (Voyez le n° 78 de la 2^e planche de broderie.) Lorsque vous aurez garni votre moule, selon le dessin que vous aurez entrepris, vous laisserez un fil entre chaque rang, en ayant soin de ne retirer votre moule que lorsque vous aurez recouvert le second, et ainsi de suite, de manière à bien soutenir la laine. Le côté creux du moule indique l'endroit où la lame des ciseaux passe pour couper la laine. Si vous m'avez bien comprise, vous pourrez entreprendre toute espèce de tapisseries en relief, soit des fleurs, soit des animaux; mais, pour ces derniers, il faut des

moules de différentes grosseurs, afin de bien imiter les formes et de pouvoir les rendre en ronde-bosse. Vous aurez soin, lorsque vous arriverez aux contours des fleurs et des feuilles, ou de tout autre dessin, de couper votre laine plus courte, afin que le milieu soit légèrement bombé. Vous pouvez faire en relief le dessin de tapisserie donné ce mois-ci, en ayant soin, pour faciliter le travail, de diminuer le nombre des nuances. Vous pouvez aussi faire ce genre de tapisserie au point de compte; cependant il serait bien plus facile de suivre les contours d'un dessin.

Pour perfectionner la tapisserie en relief, on double d'une forte toile l'endroit dessiné, ce qui permet d'augmenter le nombre des points, et de rendre plus épais le plumage des oiseaux ou le pelage des animaux; pour bien imiter ces derniers, il faut rendre avec beaucoup d'exactitude le nombre des nuances et placer le moule et la laine dans le sens qu'indique le modèle. Si on veut faire un chien, il faut poser le moule horizontalement pour le museau, puis obliquement pour les oreilles, et verticalement pour le corps. Votre tapisserie achevée, il faut l'encoller avec soin: c'est essentiel pour la solidité du travail.



PATRON.

L'ensemble du corsage de jeune fille de quinze à dix-huit ans a été donné en février sur la gravure de modes.

Ce corsage, qui paraît compliqué, est très-facile à tailler, en réunissant avec soin toutes les lettres qui sont indiquées. Il se fait en taffetas ou en étoffe légère.

Le n° 1 est le devant du corsage, il se taille droit fil. Le n° 2, second devant qui se pose sur le premier plus large que celui-ci, se fronce dans le bas et forme corsage grec dans le haut. Le n° 3, côté du corsage, le droit fil est indiqué. Le n° 4, dessous de bras. Le n° 5, moitié du dos, le pli pour les agrafes n'est pas compris. Le n° 6, bretelle du corsage, découpée à l'emporte-pièce d'un côté et garnie de l'autre d'une ruche ou chicorée. Le n° 7, manche droit fil, les lignes marquées aux triples lettres T U S, indiquent la place où se posent les morceaux 9, 10, 11, lesquels morceaux forment plis creux. Cette manche est ornée d'une petite bande découpée de 3 cent., et de trois ruches ou chicorées venant tomber sur les plis. Le n° 8 est le bouillon qui se trouve placé sous les plis. Enfin, le n° 12 est le poignet qui termine le bouillon et sur lequel vous posez la garniture n° 13.



Explication de la planche de tapisserie.

Bouquet pour coussin, tabouret, chaise, écran, pelote, milieu de table.

Ce bouquet, reproduit en perles, ferait un charmant dessus de petite table ronde. Le coin est indépendant du bouquet.

Au gros point sur canevas n° 14. 36 cent.

» » n° 20. 26 cent.

Au petit point » n° 14. 18 cent.

» » n° 22. 12 cent.

» » n° 40. 8 cent.



Explication de la planche de détails.

1. Mantelet de mousseline grand volant et bouillon.

2. Guimpe suisse ornée d'entre-deux et de petite valenciennes, pour jeune fille de dix à douze ans.

3. Coiffure de dentelle avec des oreilles d'ours.
4. Bonnet de lingerie avec entre-deux de valenciennes. Rubans de taffetas.
5. Manche garnie de deux grands bouillons et terminée par un plus petit, dans lequel on passe un ruban de taffetas rattaché par un nœud.
6. Bonnet d'enfant.
7. Petit tablier pour enfant de trois à cinq ans.
8. Coiffure grecque.



Explication de la gravure de modes pour enfant.

(Tous ces costumes sont de l'Éclair.)

PETITE FILLE DE SEPT A NEUF ANS. Robe de popeline, corsage sans manche. La bretelle et les croisés de devant sont en rubans assortis à la robe.

PETITE FILLE DE HUIT A DIX ANS. Robe de popeline unie, ornée de trois velours gradués. Rotonde velours garnie de sept rangs d'effilés mousse.

PETIT GARÇON DE TROIS A CINQ ANS. Costume Nelson, qui se fait en popeline ou en piqué; les revers et les ornements pour la popeline sont en soie.

JEUNE GARÇON DE DIX A DOUZE ANS. Veste et gilet. Ce charmant costume peut servir pour la première communion, avec cravate blanche.

JEUNE FILLE DE DIX A DOUZE ANS. Robe de taffetas d'Italie. Jupe à trois volants, garnie, ainsi que le corsage, de deux rangs de velours noirs et d'effilés à coupon noir et bleu.

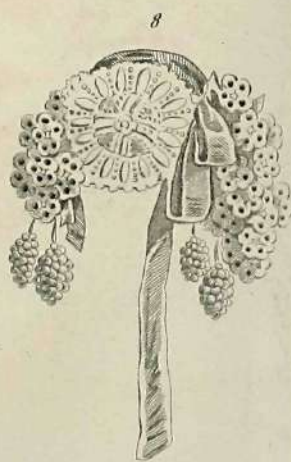
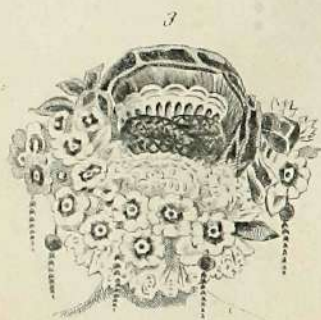


Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

- | | |
|--|--|
| 1. Moitié d'un patron de mantelet au feston sur mousseline; coton n° 20 pour festonner, et n° 14 pour tracer. Si vous voulez un second volant, taillez le patron jusqu'au second trait et vous posez votre second volant au bord. Il faut cinq bandes pour deux volants et trois pour un seul, en employant de la mousseline de 1 mètre 40 cent. de large. | 11. Bande feston, point de rose et plumetis pour garniture de corsage. |
| 2. Volant du mantelet. | 12. Volant de robe. Feston point de rose et plumetis, pour broder sur mousseline. |
| 3 et 4. Bande et entre-deux pour manches. Pois et œillets ombrés. | 13 et 14. Bande et entre-deux riche au plumetis pour manches, pantalon d'enfant, robe de baptême, etc. |
| 5. Col d'enfant de cinq à dix ans; œillets, feston et feuilles du bord au plumetis. | 15. Mouchoir riche au plumetis sur batiste. Moitié juste du mouchoir. |
| 6. Manchette relevée. | 16. <i>Joséphine</i> . Feston. |
| 7 et 8. Joli col et poignet sur toile double. Pois et plumetis. Œillets au milieu des losanges. | 17. <i>Irma</i> . Plumetis. |
| 9. Bande riche pour pantalon d'enfant. Plumetis et œillets. | 18. <i>Jenny</i> . Plumetis simple. |
| 10. Mouchoir au feston pour deuil. Brodez avec de la laine cachemire ou de la soie; n'employez jamais le coton, à cause du mauvais teint. | 19. <i>Zélie</i> . Id. |
| | 20. <i>E. S.</i> Plumetis orné. |
| | 21. <i>E. G.</i> Id. |
| | 22. <i>M. Y.</i> Id. |
| | 23. <i>L. G.</i> Plumetis simple. |
| | 24. <i>H. A.</i> enlacés. Plumetis. |
| | 25. <i>J. P. C.</i> Id. |
| | 26. <i>M. F.</i> Id. |
| | 27. <i>S. C.</i> Id. |
| | 28. <i>V. M.</i> Id. |
| | 29. <i>C. M.</i> Id. |







Don Set.

J. Desjardins sculpt

25 Mars 1836

Imp. Delaunay et Sarazin, 6, rue de la Harpe, Paris

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris, 12 Francs pour les Départements. Avec 12 aquarelles (fac simile) 2 sépias, 7 albums de musique, gravures sur bois et gravures de modes, 6 planches de tapisseries colorées, 100 dessins de broderies de grandeur naturelle, petits patrons pour robes, lingeries, filet, tricot, crochet, ouvrages nouveaux et de nos illustrés, planche coquet, couleur bleue, petits ouvrages de fantaisie en cuivre argent.

Bureaux du Journal, 51, rue Laffitte

PARIS

Ayuntamiento de Madrid

12^e année



Bureau du Journal

MAGASIN DES DEMOISELLES

Imp. P. L. 1856

12 ans

51, rue Laffite, Paris

10 francs par an pour Paris, 12 francs pour les Départements, 15 francs pour l'étranger. Les abonnements se paient d'avance. Les annonces se paient au jour le jour. Les lettres doivent être adressées à M. le Directeur du Journal.



1.
2.

3.
4.
5.
6.

7.
8.
9.
10.
11.
12.
13.

14.
15.

16.
17.
18.

19.

20.
21.
22.
23.
26.

27.
30.
31.
33.
34.
35.
36.
37.

Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Devant du corsage.
2. Devant formant corsage grec et se posant sur le premier. Les lettres servent à assembler chaque morceau du corsage.
3. Côté du corsage. Le droit fil est indiqué.
4. Dessous de bras.
5. Moitié du dos.
6. Bretelle du corsage découpée à l'emporte-pièce. Les dents indiquent la découpe.
7. Manche.
8. Bouillon de la manche.
9. 1^{er} morceau.
10. 2^e morceau.
11. 3^e morceau.
12. Poignet sur lequel se monte le bouillon.
13. Moitié de la garniture tombant sur le poignet.
14. Écusson au feston avec les lettres *E. D.*
15. Écusson au plumetis avec les lettres enlacées *M. S.*
16. Écusson avec les lettres *M. B.*
17. *Anita.* Plumetis riche.
18. *Cécile.* Plumetis orné avec point d'échelle.
- 19 et 21. *Anna et Thérézine.* Plumetis ou feston.
20. *Herminie.* Id.
21. *Berthe.* Pois.
22. *Lucia.* Plumetis orné.
- 23 et 25. *Laure et Adélie.* Plumetis.
- 26 et 28. *Séraphie et Françoise.* Feston point de rose.
- 27 et 29. *Aimée et Zéphine.* Plumetis simple.
30. *Dosithée.* Plumetis orné.
- 31 et 32. *Victoire et Zulmé.* Plumetis.
33. *Adèle.* Feston.
34. *Bénédict.* Plumetis cordonné.
35. *Elmire.* Plumetis orné.
36. *Otilia.* Plumetis
37. *Solange.* Feston point de rose.
38. *Aspasie.* Plumetis orné.
39. *Lydia.*
- 40 et 41. *Prudence et Alméria.* Id.
42. *L. D.* enlacés. Plumetis riche.
43. *L. S.* enlacés. Pois.
44. *E. L.* Plumetis très-riche.
45. *R. P.* enlacés. Pois.
46. *J. M.* Feston.
47. *S. H.* Double feston.
48. *A. H.* Id.
49. *J. V.* Feston.
50. *P. V.* Id.
51. *L. V.* Id.
52. *E. N.* Plumetis orné.
53. *E. L.* Feston point de rose.
54. *P. V.* Plumetis orné.
55. *O. S.* Double feston point de rose.
- 56 et 57. *A. R. C. V.* Gothique. Plumetis.
- 58 et 59. *C. G. L. C.* Lettres anglaises. Plumetis.
60. *A. L.* Id.
61. *C. J. G.* Lettres gothiques. Plumetis.
62. *E. V.* Id.
- 63 et 65. *N. L. C. M.* Lettres anglaises. Plumetis.
64. *A. L.* Lettres gothiques. Plumetis.
66. *M. V.* Id.
67. *C. J.* Id.
68. *M. R.* Id.
69. *L. V.* Id.
70. *A. N.* Id.
71. *M. P.* Id.
72. *P. O.* Id.
73. Dessous de lampe. (Voir aux Ouvrages.)
74. Modèle du coquelicot. (Voir aux Ouvrages.)
75. Branche et bouton. (Voir aux Ouvrages.)
76. Ensemble de la frange au crochet. (Voir aux Ouvrages.)
77. Frange. (Voir aux ouvrages.)
78. Figure du petit point pour tapisserie.

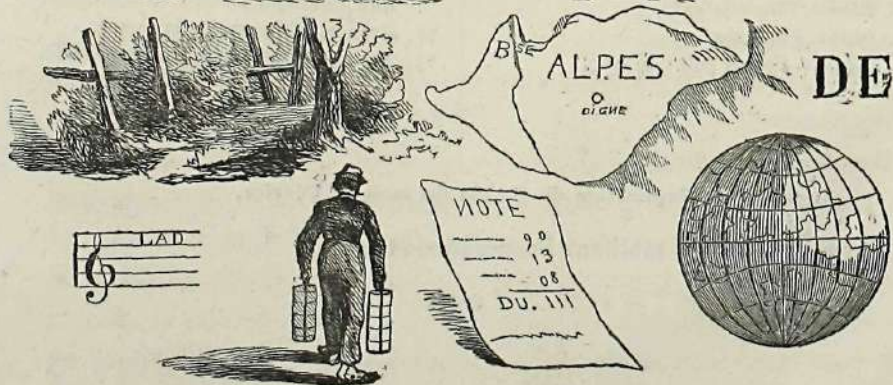
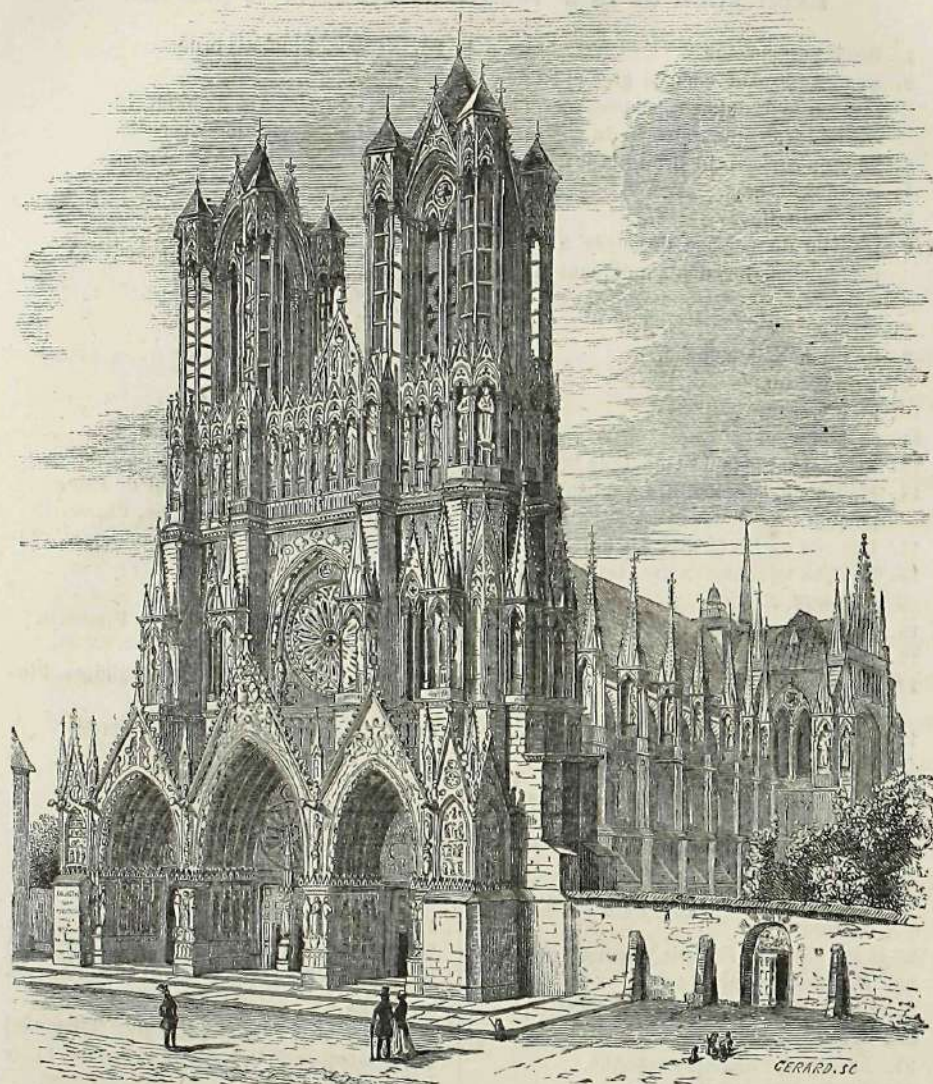


Explication du Rébus du mois de Février.

Garde au sein du malheur l'espérance et la foi.



RÉBUS.



JOSÉPHINE DESREZ, DIRECTRICE.

Typographie Hennuyer, Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.